



# « Un peintre n'a vraiment d'ennemis sérieux que ses mauvais tableaux<sup>1</sup> » Matisse en guerre (1939–1945)

Hélène Ivanoff

En mai 1939, Henri Matisse fut informé par Siegfried Rosengart (1884–1985) de la vente de ses œuvres estimées entre 100 et 500 livres, programmée par la galerie Fischer à Lucerne le mois suivant<sup>2</sup>. Stigmatisés sous la dénomination d'« art dégénéré » par les nazis, les tableaux mis aux enchères avaient été confisqués dans les musées allemands et devaient être dispersés sur le marché de l'art au profit du régime totalitaire et contribuer au financement de l'effort de guerre. Parmi ces tableaux se trouvaient quatre œuvres de Matisse : deux huiles sur toile, *Trois Femmes* (1908) et *Paysage fluvial* (1907), et une sculpture *Nu couché* (1907), conservées auparavant au *Folkwangmuseum* de Essen ainsi qu'une huile sur toile, *Nature morte*, provenant de la *Städtische Galerie* de Francfort<sup>3</sup>. Propriétaire d'une galerie à New York depuis 1931, le fils de l'artiste, Pierre Matisse (1900–1989), se rendit à Lucerne, accompagné du marchand new-yorkais Curt Valentin (1902–1954) et du collectionneur américain d'origine hongroise Joseph Pulitzer (1913–1993). Il remporta trois œuvres de son père, comme le prouve un télégramme envoyé le 30 juin depuis Lucerne, où il est mentionné : « Bonne vente : Baigneuses 79 000, Nature morte 70, Paysage 44, amitiés, Pierre<sup>4</sup> ».

---

1 Henri Matisse, cité dans Louis Aragon, *Henri Matisse, roman*, Paris, Gallimard, 1971, p. 165.

2 Siegfried Rosengart, lettre à Henri Matisse, 13 mai 1939, de Lucerne, Archives Henri Matisse, Issy-les-Moulineaux.

3 *Gemälde und Plastiken moderner Meister aus deutschen Museen*, cat. vente galerie Fischer, Lucerne, 1939. Aujourd'hui, la *Nature morte* se trouve à nouveau au Städelmuseum à Francfort-sur-le-Main, la sculpture *Nu couché* en terre cuite au Statens Museum for Kunst de Copenhague, le *Paysage fluvial* au Kunstmuseum de Bâle et les *Baigneurs à la tortue* au Saint-Louis Art Museum.

4 D'après Lynn H. Nicholas, *Le pillage de l'Europe*, Paris, Seuil, 1995, p.13–14, Pierre Matisse fit une offre de 2400 dollars au nom de Joseph Pulitzer pour les *Baigneurs à la tortue*. Le télégramme envoyé de Lucerne par Pierre à Henri Matisse le 30 juin évoque une enchère de 79 000 CHF, Archives Henri Matisse, Issy-les-Moulineaux. Sur la collection de Joseph Pulitzer acquise par l'intermédiaire de Pierre Matisse, voir John Russell, *Matisse : père et fils*, trad. Christine Piot, Paris, Éditions de La Martinière, 1999, p. 94.

Deux mois avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, cette vente aux enchères du 30 juin 1939, intitulée *Gemälde und Plastiken moderner Meister aus deutschen Museen* [Peintures et sculptures de maîtres modernes des musées allemands], laissait présager les spoliations plus vastes qui allaient bientôt s'effectuer dans les territoires conquis et la circulation des collections qui s'ensuivit sur le marché entre 1940 et 1945, que ce soit en zone occupée, à Paris ou en zone Sud, notamment à Nice. Dans cette ville où l'artiste s'était retiré dès 1940 pour se consacrer pleinement à son art, les transactions financières étaient en effet nombreuses, attestant des opportunités qu'offrait alors le marché de l'art d'acquérir, à des prix parfois dérisoires, des tableaux de maîtres issus bien souvent de collections juives confisquées. Matisse en témoigne dans une lettre à son fils datée de 1942 : « Ici c'est la France, car les marchands de Paris viennent traîner leurs guêtres par ici, à Nice, Cannes, Lyon. Il y a tellement peu de marchandises qu'ils se jettent sur tout<sup>5</sup>. »

Dès août 1939, Matisse s'était assuré de la sécurisation de ses œuvres auprès de Robert Rey (1888-1964), inspecteur général des Beaux-Arts et des musées. Il avait placé dans un coffre de la Banque de France les tableaux de sa collection personnelle, notamment un Renoir et deux Cézanne<sup>6</sup>. En juillet 1940, il s'était aussi enquis du sort réservé à la collection Paul Rosenberg (1881-1959) auprès du conservateur du musée de Bordeaux, Jean-Gabriel Lemoine (1891-1970). Il avait rencontré le marchand fin mai début juin 1940 près de Bordeaux avant son départ aux États-Unis<sup>7</sup>. Affecté physiquement par la maladie et par une opération, Matisse passa plusieurs semaines à Lyon, avant de rejoindre Nice en mai 1941. Il s'isola ensuite à Vence à partir de 1943, loin des combats. Se liant par contrat à Martin Fabiani (1899-1986), il n'accepta que peu d'expositions de ses œuvres en France, si ce n'est par la galerie Louis Carré en novembre 1941, et durant le reste du conflit il se consacra entièrement à ses projets artistiques. Vivant dans le Sud de la France, Matisse ignorait les activités illicites de Fabiani sur le marché de l'art. Divorcé depuis le printemps 1940, il ne découvrit qu'en 1944 les luttes de sa fille Marguerite (1894-1982) et de sa femme Amélie (1872-1958) pour la Résistance.

5 Pierre Matisse, lettre à Henri Matisse, 1942, cité dans Russell, 1999 (note 4), p. 233.

6 Voir Henri Matisse, lettre à Pierre Matisse, 3 juillet 1940, Pierre Matisse Papers, Morgan Library, New York. En 1899, Matisse avait acquis les *Trois Baigneuses* de Cézanne qu'il conserva toujours auprès de lui jusqu'en 1936, date à laquelle il donna l'œuvre à la Ville de Paris. Après le décès de Renoir, en 1919, il acheta une dizaine de ses tableaux. Voir Claudine Grammont, *Tout Matisse*, Paris, Robert Laffont, 2018, p. 184-187.

7 Voir la correspondance entre Jean-Gabriel Lemoine et Henri Matisse en juin et juillet 1940, ainsi que la lettre du chauffeur de Paul Rosenberg, Le Gall, depuis Floirac en juillet 1940, assurant que les œuvres de la collection Rosenberg se trouvaient en lieu sûr dans l'attente des ordres du marchand et qu'il ne se trouvait pas de tableaux de Matisse dans les œuvres cachées à Floirac, archives Henri Matisse, Issy-les-Moulineaux. Voir aussi Marc Favreau, « Deux collections dans la guerre à Bordeaux : le musée des beaux-arts de Bordeaux et les œuvres de Paul Rosenberg (1939-1947) », dans *Bulletin de la société de l'art français*, à paraître.

En suivant les pas de l'artiste et en retraçant le parcours de ses œuvres pendant ces années noires, il s'agit de proposer ici une synthèse, au-delà des études de cas connues, de cette période d'intense créativité que représenta la guerre pour Matisse, d'interroger son engagement politique et celui de sa famille et au-delà d'éclairer la provenance de ses œuvres échangées sur le marché sous l'Occupation.

### Créer pour oublier tout « ce qui se passe autour de nous »

Hans Purrmann écrit à Matisse le 20 octobre 1942 : « Cher ami, comme nous traversons [sic] un bien malheureux temps, je vous espère en philosophe, replié sur le travail, pour trouver quelques instants heureux en oubliant tous [sic] ce qui se passe autour de nous<sup>8</sup> ». Matisse était effectivement réfugié à Nice, retranché en zone libre, lorsqu'il reçut cette lettre. Ses correspondances et prises de parole publiques évoquent peu le conflit et la politique, l'artiste se consacrant alors entièrement à son art.

Il s'était en effet engagé dans de nombreux projets artistiques pendant la guerre. En novembre 1939, il participa au numéro de la revue *Verve* éditée par Tériade (1897-1983), paru en juin 1940, pour lequel il expérimenta de nouvelles techniques en réalisant des maquettes en papier découpé. Une version de la *Chute d'Icare* fut placée plus tardivement en frontispice du numéro spécial de *Verve* intitulé *Henri Matisse. De la couleur*, publié fin 1945<sup>9</sup>. À la demande exprimée dès 1940 par Tériade qui avait été séduit par ces œuvres, Matisse entreprit un livre sur la couleur à partir de 1943 et jusqu'en août 1944, il réalisa plusieurs planches pour l'album qui deviendra *Jazz* en 1947.

Au début de la guerre, il travaillait encore à la composition de différents tableaux, parmi lesquels *La France*, *La Blouse roumaine*, *Femme endormie*, *Nature morte au magnolia*, *Nature morte au coquillage* et *Nature morte aux huitres*. Sans abandonner la peinture de chevalet, il se tourna ensuite vers l'illustration de livres, notamment les poèmes de Pierre de Ronsard et de Charles d'Orléans, ainsi que les pièces de théâtre *Pasiphaé* et *Chant de Minos* d'Henry de Montherlant publiées finalement par Fabiani en 1944. Avec Louis Aragon, il s'engagea dans la publication de *Dessins. Thèmes et Variations* parue en 1943 avec une préface du poète et écrivain. Pendant l'été 1944, il réalisa les illustrations des *Fleurs du mal* de Baudelaire.

Si l'artiste est bien concentré sur son travail, ses œuvres témoignent néanmoins de la situation de guerre, comme l'a souligné Claudine Grammont, particulièrement dans les tableaux des années 1939-1940<sup>10</sup>. Comment ne pas en effet reconnaître dans les

8 Hans Purrmann, lettre à Henri Matisse, 20 octobre 1942, Florence, Archives Henri Matisse, Issy-les-Moulineaux.

9 Henri Matisse, *La France*, 1939, huile sur toile, 44,8 x 36,7 cm, Hiroshima, Hiroshima Museum of Art.

10 Voir l'entrée « Seconde Guerre mondiale » dans Claudine Grammont (dir.), *Tout Matisse*, Paris, Robert Laffont, 2018, p. 400-404.

allégories représentées, *La France*, dans les figures mythiques sollicitées, *Icare*, ou dans les couleurs adoptées pour ces tableaux, le bleu-blanc-rouge du drapeau français de *La Blouse roumaine*, une allusion directe au conflit ?

À travers le portrait de Micheline Payot, parée d'une coiffe décorative aux plumes vertes et vêtue d'une robe tricolore aux manches volumineuses, Matisse proposait ainsi en 1940 dans son tableau *La France* une somptueuse et sensuelle personnification de la Nation. Voluptueusement assise dans un fauteuil dont les accoudoirs se confondent avec les bras du modèle, les hanches gracieuses, *La France*, majestueuse et sereine, se présente prête à affronter son tragique destin. Si la pose et l'aura de la figure, amplifiées par la répétition de formes courbes expansives, rappellent la force vitale de la sombre Yvonne Landsberg aux mains jointes dans son portrait de 1914, les tons lumineux et la posture d'accueil de *La France* de 1940 renforcent par contraste le caractère radieux et serein de cette icône de la patrie.

Parallèlement, Matisse travaillait à *La Dormeuse, table violette ou Le Rêve* (fig. 1) qu'il acheva en octobre 1940, avec Lydia Delectorskaya (1910-1998) puis Nézy Hamidé Chakwat comme modèles. D'après sa correspondance avec son fils, Matisse était conscient de la portée symbolique de ces figures féminines : « Ce tableau qui a commencé très réaliste par une belle brune dormant sur ma table de marbre au milieu des fruits est devenu un ange qui dort sur une surface violette<sup>11</sup>. » Contrairement à *La France* ou à *La Blouse roumaine* qui donnent à voir le dynamisme de la vitalité organique, *Le Rêve* est une image du repli sur soi et du repos, les deux visages d'une même époque, l'Occupation.

Les œuvres de Matisse furent peu exposées sur la scène artistique parisienne pendant la guerre, cette rareté témoignant elle aussi du retrait et de la discrétion dans lesquels Matisse avait choisi de vivre à Nice. Une seule exposition personnelle fut consacrée à l'artiste, à la galerie Louis Carré (1897-1977) du 15 au 30 novembre 1941, *Dessins à l'encre de Chine. Fusains (œuvres récentes)*. Dans la galerie récemment ouverte était présentée une trentaine de dessins acquis auprès de l'artiste par Carré. L'exposition donna lieu à un catalogue dans l'attente de l'édition d'un album de luxe prévu pour décembre et finalement publié à l'insu de Matisse.

Deux des dessins exposés furent achetés par l'État, attestant de la reconnaissance politique accordée à l'artiste dans l'histoire de l'art du XX<sup>e</sup> siècle et de l'enjeu national que représentait alors sa création. Ils furent ensuite exposés en août 1942 au Palais de Tokyo, au moment de l'inauguration du Musée National d'Art Moderne dont l'ouverture fut plusieurs fois repoussée en raison de la finition des travaux et de la guerre. Déçu par sa coopération avec Carré et éloigné des festivités parisiennes, Matisse écrit à cette époque : « Carré passe pour avoir pris la première place. Il fait des expositions, à grand tralala, à Paris dans sa galerie de l'av. de Messine<sup>12</sup>. »

11 Henri Matisse, lettre à Pierre Matisse, 18 septembre 1940, Pierre Matisse Papers, Morgan Library, New York.

12 Henri Matisse, lettre à Pierre Matisse, 6 juin 1942, cité dans Russell, 1999 (note 4), p. 231.



1 Henri Matisse, *Nature morte à la dormeuse*, 1940, National Gallery of Art, Washington

Les toiles de Matisse furent en revanche présentées lors d'expositions collectives, notamment à la Galerie de France en 1942 pour la rétrospective organisée sur les Fauves. Après avoir rendu hommage à Picasso lors du Salon de la Libération à l'automne 1944, c'est à Matisse que le Salon d'Automne de 1945 consacra une importante rétrospective dont ce dernier, de retour à Paris, surveilla l'accrochage ; les deux artistes devenaient des « trésors nationaux » selon l'expression d'Yve-Alain Bois<sup>13</sup>.

Ce n'est ainsi qu'après la Seconde Guerre mondiale que Matisse fut de nouveau exposé seul. En 1943, il avait rencontré Aimé Maeght (1906-1981) et il fit plusieurs portraits de sa femme Marguerite l'année suivante. Du 7 au 29 décembre 1945, la galerie

13 Yve-Alain Bois, *Matisse et Picasso, Paris*, Flammarion, 1999, p. 179-180.

Maeght ouvrait ses portes au 13 rue de Téhéran, dans l'ancienne galerie d'André Schoeller (1879-1955), avec une exposition individuelle dédiée à *Henri Matisse, peintures, dessins, sculptures* montrant les récentes œuvres de l'artiste et des photographies d'état agrandies. Elle donnait par exemple à voir les étapes du processus de création du tableau *La France*, le lent et minutieux travail de composition de l'artiste (fig. 2). En présentant de nouveau les mêmes œuvres, Matisse tentait sans doute ici de répondre aux critiques du Salon d'Automne de 1945 qui avaient jugé ces œuvres d'une apparente simplicité et souhaitait démontrer qu'il n'était pas un peintre « arrivé »<sup>14</sup>.

Matisse l'affirma après-guerre : il n'avait pas souffert de l'Occupation, même après novembre 1942 et la disparition de la zone libre<sup>15</sup>. Résidant au Régina à Nice puis à la villa Le Rêve à Vence à partir de juin 1943, l'artiste se consacrait entièrement à son art. Il ne pouvait cependant échapper à ce qui se passait autour de lui et, plus particulièrement, autour de ses proches.



2 Exposition Henri Matisse, peintures, dessins, sculptures Galerie Maeght, 7-29 décembre 1945

14 Sur cette exposition, voir Gaku Kondo, « La 'pédagogie' photographique de Matisse. Remarques sur l'exposition à la galerie Maeght, décembre 1945 », dans *Les Cahiers du Musée national d'art moderne*, no 119, printemps 2012, p. 72-97.

15 Matisse Fonds général MS 1 37 4 45, Bibliothèque Kandinsky, Centre Pompidou, Paris.

## L'engagement politique de Matisse et de ses proches

Âgé de 70 ans, Matisse avait refusé de quitter la France, considérant de son devoir de demeurer dans la patrie occupée et renonçant à un voyage au Brésil pour lequel il avait obtenu un visa en 1939. Contrairement aux surréalistes André Breton (1896-1966), Max Ernst (1891-1976) ou Salvador Dalí (1904-1989), il ne s'était pas non plus embarqué pour l'Amérique, bien que Varian Fry (1907-1967), directeur de la mission du *Emergency Rescue Committee* [Comité de secours d'urgence américain], le lui ait proposé et qu'il ait eu aussi la possibilité d'enseigner aux États-Unis sur l'invitation du Mills College.

Il s'éloigna rapidement des cercles intellectuels politiques qu'il fréquentait au début du conflit, les jugeant trop engagés. S'il continua à voir Henry de Montherlant (1895-1972), partisan de la collaboration, c'était bien en raison de projets artistiques communs et de son estime pour le talent de l'écrivain. Mais il se lassa très vite des soirées passées avec ses amis Simon de Bussy (1870-1954) et André Gide (1869-1951) : « Ils sont aussi tellement pleins de la guerre et de la politique que ça me fatigue et ne m'intéresse pas<sup>16</sup>. »

Officiellement, Matisse afficha publiquement pendant tout le conflit une neutralité politique, refusant de participer au voyage en Allemagne de 1942 contrairement à d'autres peintres qu'il connaissait bien, à l'instar d'André Derain (1880-1954), Maurice de Vlaminck (1876-1958) ou Kees van Dongen (1877-1968) qu'il jugeait avoir « l'échine souple<sup>17</sup> ». Il ne participa pas non plus au vernissage de l'exposition d'Arno Breker (1900-1991) au musée de l'Orangerie en mai 1942 et refusa de concevoir des documents pour la propagande politique de Pétain<sup>18</sup>.

Son cercle familial et privé était quant à lui fortement engagé dans la Résistance. Matisse avait vu Claude (1931-2011), le fils de sa fille Marguerite, partir aux États-Unis depuis Marseille pour rejoindre son père Georges Duthuit (1891-1973) dès 1940. Dans ses lettres à Pierre, Matisse s'entretient à plusieurs reprises du fils de Marguerite, afin qu'il assure à New York la protection et l'éducation de son neveu comme de son propre fils. Marguerite, quant à elle, avait rejoint Amélie qui logeait chez sa sœur à Beauzelle. Matisse n'eut alors que peu de nouvelles, excepté lors de son hospitalisation à Lyon, puis fin 1942 lorsque Marguerite vint à Nice pour prendre soin de lui. Il ignorait donc tout du combat de ces deux femmes dans la Résistance. Il ne le découvrit, avec stupeur, qu'en mai 1944 lorsque Marguerite et Amélie furent arrêtées par la Gestapo.

16 Cité d'après Russell, 1999 (note 4), p. 191.

17 Henri Matisse, lettre à Albert Marquet, 16 janvier 1942, cité dans Claudine Grammont (éd.), *Matisse-Marquet*, Paris, La bibliothèque des Arts, 2008, p. 144.

18 Voir sur ce thème « L'art diplomatique », dans Laurence Bertrand-Dorléac, *L'Art de la défaite*, Paris, Seuil, p. 74-106.

Apprenant leur arrestation, Matisse envoya Lydia pour joindre Claude Bourdet (1909–1996), résistant responsable du réseau, dans l'espoir de faire sortir plus vite Amélie de sa captivité<sup>19</sup>. Sacha Guitry (1885 – 1957) tenta d'intervenir également comme l'évoque une lettre de Matisse d'après-guerre<sup>20</sup>. À 72 ans, Amélie tapait en effet des rapports pour les Francs-Tireurs et Partisans français, destinés aux services de renseignement britanniques. Ils décrivaient en particulier les modes d'emploi des armes utilisées par les résistants. C'est pour cette raison qu'elle resta prisonnière six mois à Fresnes.

Quant à Marguerite, sa fille aînée âgée alors d'une cinquantaine d'années, elle était depuis décembre 1943 membre d'un réseau de résistance en Bretagne. Elle tentait d'établir des liaisons avec Bordeaux, s'occupait des réfractaires au S.T.O. (Service du travail obligatoire), fournissait des armes. Elle appartenait au Front national clandestin et à l'organisation des Francs-Tireurs et Partisans français. Sous l'alias « Monique », elle s'était engagée dans le « service B » par l'entremise de Sylvie, la femme du peintre Demetrios Emmanuel Galvanis (1879–1966)<sup>21</sup>. Arrêtée par la Gestapo en mai 1944, emprisonnée à Rennes, torturée sans rien divulguer sur les membres de son réseau, elle devait être déportée et monta dans le dernier convoi parti de Rennes le 2 août 1944, alors que les Alliés se trouvaient aux portes de la ville. Suite à un raid aérien ayant stoppé le train en rase campagne, vers Langeais, certains purent s'évader dont l'un des complices de Marguerite, Yves Hugues<sup>22</sup>. Le train rejoignit ensuite Belfort où quelques femmes furent libérées par un « malgré nous »<sup>23</sup>. Parmi elles se trouvait Marguerite qui se cacha alors dans la forêt vosgienne, échappant au sort tragique des 371 déportés du convoi de Langeais, disparus dans les camps de la mort<sup>24</sup>.

Matisse était par contre tout à fait informé des activités de son fils aîné, Jean (1899–1976). Sculpteur travaillant à Issy-les-Moulineaux, il était parti à Antibes au début de la guerre et avait rejoint un réseau de résistance local. Il organisait des sabotages, assurant la liaison avec les services de renseignement britanniques, et parcourait la région chargé d'une valise de dynamite destinée à faire sauter les ponts<sup>25</sup>. En octobre 1942, Matisse confiait ses inquiétudes à Aragon car il savait que Jean cachait des explosifs dans ses sculptures et, tout en évitant certains sujets de conversation avec l'écrivain, il ajoutait avant son départ : « Et vous aussi n'en faites pas trop<sup>26</sup> ».

19 Grammont, 2018 (note 10), p. 403.

20 Henri Matisse, lettre à Sacha Guitry, 22 septembre 1949, Archives Henri Matisse, Issy-les-Moulineaux.

21 Roger Faligot et Rémi Kauffer, *Service B, le réseau le plus secret de la Résistance*, Paris, Fayard, p. 227–230.

22 Ibid., p. 245–246.

23 Voir <http://memoiredeguerre.free.fr/convoi44/index.htm> [consulté le 31 octobre 2021].

24 Voir <http://memoiredeguerre.free.fr/convoi44/list-evades.htm#deb> [consulté le 31 octobre 2021].

25 Toute ma reconnaissance à Madame Alice Lamarre-Bourgoin, responsable de l'Administration Jean Matisse, pour les échanges concernant la biographie de Jean Matisse pendant la Seconde Guerre mondiale. Voir Hilary Spurling, *Matisse le maître (1909–1954)*, Paris, Le Seuil, 2009, t. 2, p. 441.

26 Henri Matisse, cité dans Aragon, 1971 (note 1), p. 165.

Aragon vivait alors à Nice et était surveillé par la police de Vichy pour son engagement communiste. Il s'était en effet vu confier début 1943 l'organisation clandestine des intellectuels de la zone Sud. « Je passe ma vie avec ce grand peintre », écrit-il le 4 février 1942 à Jean et Germaine Paulhan pour qui il rédigeait la préface intitulée « Matisse-en-France » du livre *Henri Matisse. Dessins. Thèmes et variations*, édité par Fabiani en 1943. Contre l'avis de Fabiani qui craignait la censure, Matisse insista pour qu'Aragon signe la préface de son nom, donnant ainsi un gage de ses convictions politiques et s'associant à la France résistante.

C'est également vers Jean que Matisse se tourna lorsqu'il apprit l'arrestation par la Gestapo en mai 1944 d'Amélie à Paris et de Marguerite à Rennes. Jean avait lui-même échappé de peu à l'arrestation de son réseau à Antibes à l'automne 1943 et depuis, il avait rejoint Paris. Jean était proche de Marguerite qu'il avait aidée à s'installer temporairement à Cannes à l'automne 1942, lorsque celle-ci avait voulu se rapprocher de son père pour prendre soin de sa santé durant l'hiver. Pendant l'été 1944, Matisse confia ainsi une grosse somme d'argent à Jean pour qu'il retrouve la trace de Marguerite disparue depuis août. Il se renseigna auprès de la Croix rouge et des centres de détention parisiens, sans succès<sup>27</sup>.

Tandis qu'Amélie était libérée de la prison de Fresnes en novembre et que Marguerite était de retour à Paris en décembre 1944, Pierre envisageait un voyage en France pour retrouver sa famille : « Je voudrais tellement vous voir tous après ces longues années. Surtout maman et Marguerite qui sont passées par de si douloureuses épreuves. Pauvre Marguerite ! Quelle destinée<sup>28</sup> ! ». Matisse obtint des nouvelles de Marguerite par Christian Zervos (1889-1970) qui l'avait rencontrée à l'entrée d'un concert, très affaibli physiquement par les tortures infligées, mais éclairée par une lumière qui lui donnait une beauté surnaturelle : « En la regardant, j'ai compris ce que peuvent faire de l'homme la souffrance mêlée d'enthousiasme<sup>29</sup>. » Matisse retrouva finalement Marguerite à Nice au début de l'année 1945, la dessina en tête à tête pendant deux semaines, une série de dessins et de lithographies qui furent ensuite vendus au profit des Francs-Tireurs et Partisans et présentés en 1946 lors de l'exposition *Art et résistance* au musée « des arts modernes », le futur Musée National d'Art moderne<sup>30</sup>.

Tout en refusant de se laisser embrigader dans les opérations de propagande politique et sans prendre parti publiquement, Matisse connaissait ainsi la résistance politique de certains de ses proches, mais ne découvrit l'ampleur de leur engagement qu'à la fin du conflit. Des actes isolés, telle sa volonté de publier avec Aragon, et ses correspondances, avec Pierre en particulier, ne laissent cependant aucun doute sur ses

27 Russell, 1999 (note 4), p. 237 et Spurling, 2019 (note 25), p. 453-455.

28 Pierre Matisse, lettre à Henri Matisse, 6 décembre 1944, Archives Matisse, Issy-les-Moulineaux.

29 Christian Zervos, lettre à Henri Matisse, 23 décembre 1944, Archives Matisse, Issy-les-Moulineaux.

30 Bois, 1999 (note 12), p. 184.

opinions anti-vichystes<sup>31</sup>. Une autre guerre recueillait parallèlement son attention, celle que se livraient les marchands pour s'emparer de ses œuvres.

### Les aigles du marché

Peu avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, Matisse s'était lié par contrat à Paul Rosenberg le 16 juillet 1938. Le galeriste s'engageait à acquérir pour 200 000 francs (5500 \$) les œuvres de Matisse et se réservait un droit de première vue sur la production de l'artiste, lequel avait néanmoins la possibilité de garder une toile sur quatre. Le 30 octobre 1939, le contrat fut renouvelé et la somme abaissée à 167 500 francs (3815 \$) par an. Matisse vendit plusieurs toiles récentes à Rosenberg avant que les biens du marchand d'origine juive ne fussent confisqués au château de Floirac près de Bordeaux et dans son coffre à la banque de Libourne. Suite au départ de Rosenberg pour les États-Unis et à l'annulation consécutive du contrat, Matisse se mit en quête d'un nouveau marchand.

La brève expérience avec Carré ne fut pas concluante, Matisse lui reprochant « son manque de caractère et son incompétence foncière<sup>32</sup> ». Il le vit fréquemment dans la zone libre en 1941, le galeriste venant régulièrement sur la côte méditerranéenne pour rendre visite aux artistes qu'il vendait dans sa galerie parisienne : « Carré vient tous les mois de Paris passe chez Maillol à Banyuls, il ne loge pas chez lui, à Perpignan chez Dufy, à Cannes pour Bonnard et vient me voir<sup>33</sup> ». Matisse cependant ne l'appréciait guère :

« C'est un homme sans conviction et il est pénible de lui vendre car il prend n'importe quoi. Il me rappelle Léonce [Rosenberg] sans la flamme, un peu variable comme but, mais tout de même. Carré n'a aucun goût. J'aime mieux Fabiani, avec lequel j'ai fait un essai d'un an. Il est mieux d'aplomb à tous les points de vue<sup>34</sup>. »

Matisse trouva alors en Fabiani un marchand dévoué qui lui assurait la tranquillité, grâce à un contrat, signé le 8 août 1941, l'engageant à acheter le tiers de sa production, fixant le prix des tableaux de Matisse entre 25 000 et 200 000 francs selon leur taille, et accordant une priorité d'achat sur ses œuvres. Fortuné, l'homme avait racheté la

---

31 Concernant ces prises de paroles publiques, le second entretien radiophonique du 28 avril 1942 représente ainsi une exception. Il y critiqua officiellement le prix de Rome et la direction des Beaux-Arts. Voir les annexes de la correspondance avec André Rouveyre, Hanne Finsen (éd.), *Matisse Rouveyre. Correspondance*, Paris, Flammarion, 2001, p.651-652. Je remercie Anne Théry pour cette indication bibliographique.

32 Henri Matisse, lettre à Pierre Matisse, Nice, septembre 41, Pierre Matisse Papers, Morgan Library, New York.

33 Ibid.

34 Ibid.

collection du marchand Ambroise Vollard à son frère Lucien avant la guerre et réalisait de nombreuses et fructueuses affaires sur le marché parisien. Matisse écrivait à son fils :

« C'est un Corse, neveu de Pugliesi Conti avocat, c'était l'avocat de Lucien Vollard. C'est comme ça qu'il est entré dans l'affaire des tableaux. Il a repris la part de Lucien. Il a beaucoup d'argent ayant épousé une femme très riche. Il y va largement. Il a l'air très bon vendeur. Mon traité avec lui finit en septembre [1942]. Je verrai dans 5 mois ce que je vais faire. Je suis heureux d'avoir traité avec lui car j'ai trouvé la tranquillité. J'étais harcelé par tous les Daber, Carré, Colle et Cie qui veulent devenir les aigles du marché ; ainsi que par tous les partants vers l'autre continent<sup>35</sup>. »

Matisse était à cette époque loin de se douter des activités illicites que Fabiani et certains de ses confrères menaient avec les occupants et du trafic entrepris avec les collections d'art spoliées.

Les œuvres de Matisse s'échangeaient au prix fort, la cote de l'artiste continuant de grimper. Comme en atteste la comparaison des prix de vente aux enchères pour la vente de la collection Jacques Canonne en juin 1942 et pour celle de son père Charles-Edmond Canonne en février 1939, les prix sont multipliés par neuf entre les deux dates d'après Emmanuelle Polack. Fabiani acquiert le *Pont de Sèvres aux chalands* pour 260 000 francs en 1942 alors que l'*Aiguille d'Étretat* s'était vendue 33 000 francs en 1939<sup>36</sup>. Lors de la vente de la collection Félix Fénéon en décembre 1941, les tableaux de Matisse sont vendus entre 175 000 et 200 000 francs<sup>37</sup>. En février 1942, l'artiste s'étonnait d'ailleurs lui-même des prix atteints par ses dessins (8700 et 11 000 francs) et son tableau (100 000 francs) lors de la vente Belval à Aix-en-Provence. En mars 1944, les tableaux *Nu assis au peignoir à rayures* et *Femme et fleur* se vendent respectivement 335 000 francs et 300 000 francs<sup>38</sup>. Entre le début et la fin de la guerre, les prix sont multipliés par dix. Le marché d'une façon générale se portait bien, les tableaux constituant une valeur refuge en ces temps troublés.

Depuis Nice, Matisse observait l'évolution des galeries parisiennes, constatant que plusieurs d'entre elles avaient changé de propriétaires. Ses lettres laissent ainsi entrevoir l'« aryanisation » en cours dans les galeries tenues par des marchands d'origine juive : elles passaient progressivement aux mains de commissaires gérants provisoires.

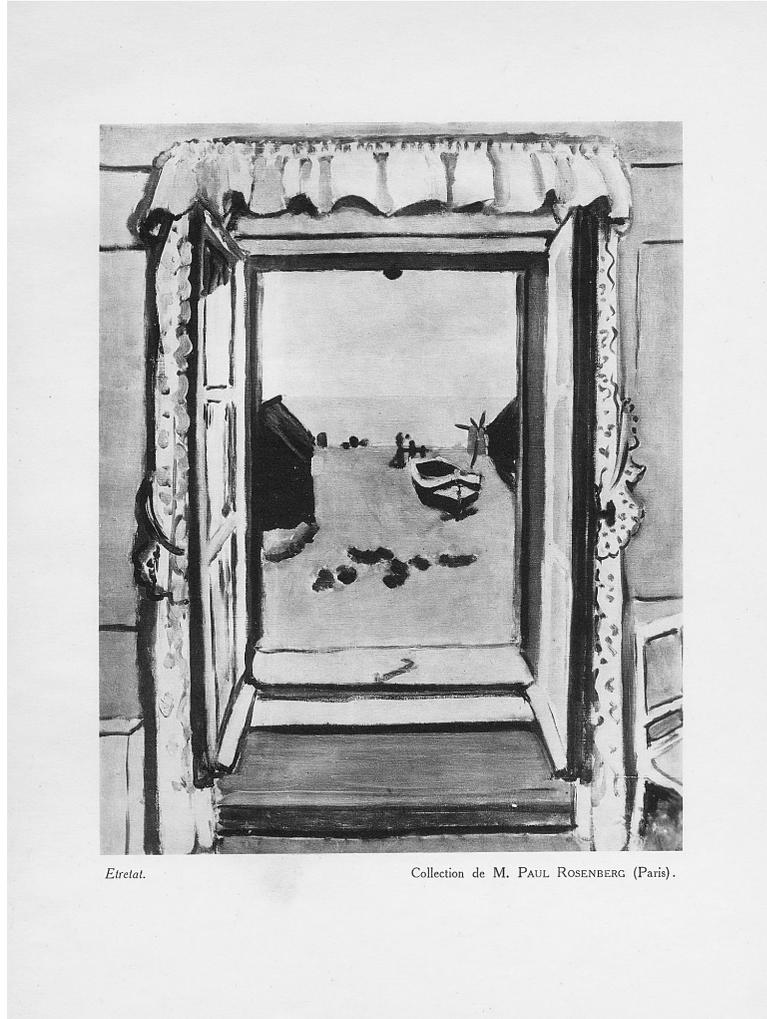
35 Henri Matisse, lettre à Pierre Matisse, Nice, 11 mars 1942, Pierre Matisse Papers, Morgan Library, New York.

36 Emmanuelle Polack, *Le marché de l'art sous l'Occupation*, Paris, Tallandier, 2019, p. 126-129.

37 Voir le catalogue de vente de la collection Félix Fénéon, 4 décembre 1941, mentionnant la vente des tableaux : « Le bouquet de Belle-Île à Petridès, 185 000 frcs, Rose, Gueules-de-Loup et Iris, à Georges Aubry 200 000 frcs et Intérieur à la fillette à la Grande Chaumière 175 000 frcs », Catalogue de vente Collection Fénéon, 4 décembre 1941, Hôtel Drouot, exemplaire conservé aux Archives Henri Matisse, Issy-le-Moulineaux, mentionnant les prix de vente et acquéreurs.

38 Voir le catalogue de la vente *Tableaux modernes*, 10 mars 1944, nos 47 et 48.

Matisse écrit à son fils Pierre en septembre 1941 : « Tu sais que Pierre a cédé à Aubry ? Ce vieux Hessel est à Cannes et a cédé à Joly (financier ami de Thorndike) et c'est Keller le neveu qui est gérant<sup>39</sup>. » Ouverte par Pierre Loeb (1897-1964) en 1924 et spécialisée dans la vente des œuvres d'art moderne, la galerie Pierre passa en effet le 23 mai



3 Henri Matisse, *Fenêtre ouverte à Etretat*, collection Georges Petit, catalogue d'exposition, 1931

---

39 Henri à Pierre Matisse, septembre 1941, Pierre Matisse Papers, Morgan Library, New York.

1941 entre les mains de Georges Aubry, peintre, collectionneur et marchand de tableaux, tandis que Loeb s'exilait à Cuba<sup>40</sup>. Quant à Joseph Hessel (1859-1942), dit Jos., cousin de Josse et Gaston Bernheim et associé de Paul Rosenberg, il dut laisser place à l'administrateur provisoire Henri Joly (1876-1957), un peintre de Kermouster voisin et ami de Charles Thorndike (1875-1935), pour gérer sa propre galerie, située 6 rue La Boétie et spécialisée dans la vente des œuvres de Vuillard. Il trouva refuge à la villa Sapho à Cannes. À son décès, ses « biens israélites » furent vendus à l'Hôtel Drouot le 17 juillet 1942, quelques mois après ceux de la galerie Bernheim-Jeune en décembre 1941 et mars 1942.

Certaines œuvres de Matisse circulant sur le marché de l'art étaient issues de collections récemment spoliées. Durant l'été 1940, les collections de Rosenberg et d'Alphonse Kann (1870-1948) avaient été confisquées par l'Einsatzstab Reichsleiter Rosenberg [Équipe d'intervention du Reichsleiter Rosenberg, ERR] et étaient conservées au musée du Jeu de Paume. Au nom d'Adolf Hitler (1889-1945) et/ou d'Hermann Göring (1893-1946), elles firent l'objet de plusieurs échanges entre l'ERR et des marchands d'art parisiens, aptes à fournir en contrepartie des tableaux anciens. D'après les enquêtes des alliés, plusieurs toiles de Matisse parvinrent ainsi entre les mains de Gustav Rochlitz (1889-1972) et furent redistribuées sur le marché, par l'intermédiaire du marchand Alfred Klein, du courtier en tableaux Ignacy Rosner (1889-1944) qui acheta les œuvres à Rochlitz avant d'en revendre certaines à Fabiani et Paul Pétridès (1901-1996), de Pétridès qui acquit aussi en première main ces tableaux directement de Rochlitz, ainsi qu'à Hans Wendland (1880-1973) qui réussit à en faire parvenir une partie en Suisse<sup>41</sup>. Rochlitz conserva pour lui plusieurs Matisse qu'il vendit ensuite à des particuliers. Deux autres tableaux, *Vue d'une fenêtre* de la collection Rosenberg (fig. 3), plus connu sous le nom de *Fenêtre ouverte à Étretat* (1920), et *Femme au tambourin (Harmonie bleue)* (1926), furent acquis en échange de tableaux anciens auprès de l'ERR par Max Stoecklin, un espion allemand d'origine suisse impliqué dans le commerce d'œuvres d'art spoliées en France ; ces tableaux seront ultérieurement mis en vente par la Galerie Neupert et la galerie Aktuaris de Zurich<sup>42</sup>. Ce ne sont ici que quelques exemples des échanges effectués au sein de l'ERR qui nous permettent de com-

40 Emmanuelle Polack, entretien avec Albert Loeb, fils de Pierre Loeb, le 27 février 2009, voir URL : <https://emmanuelle-polack.com/la-galerie-pierre-au-prisme-des-lois-de-vichy/> [consulté le 31 octobre 2021] et id, « Galerie Pierre : au prisme des lois de Vichy », dans *L'art en guerre. France, 1938-1947*, Paris, Musée d'art moderne de la Ville de Paris/Paris-Musées, 2012, p. 354.

41 27 tableaux de Matisse sont impliqués dans ces échanges. Voir le détail des œuvres échangées : NARA, Washington D.C., Œuvres confisquées ERR - Détails des échanges, Roberts Commission - Protection of Historical Monuments, Subject File, p. 6-7, URL : <https://www.fold3.com/image/301075017>, [consulté le 31 octobre 2021].

42 Voir la base de données sur l'ERR, Cultural Plunder by the Einsatzstab Reichsleiter Rosenberg : Database of Art Objects at the Jeu de Paume, pour *Odalisque au tambourin* : URL : [https://www.errproject.org/jeudepaume/card\\_view.php?CardId=11335](https://www.errproject.org/jeudepaume/card_view.php?CardId=11335) et pour *Fenêtre à Étretat* : [https://www.errproject.org/jeudepaume/card\\_view.php?CardId=11344](https://www.errproject.org/jeudepaume/card_view.php?CardId=11344), [consulté le 31 octobre 2021].

prendre comment ces œuvres de Matisse, spoliées aux collectionneurs d'origine juive, firent leur retour sur le marché de l'art en France et en Suisse<sup>43</sup>.

Après la Libération, Matisse intervint à différentes reprises pour favoriser la restitution des biens spoliés à leurs légitimes propriétaires, répondant aux demandes de ses collectionneurs concernant les titres de ses tableaux et les dates d'achat, accompagnant parfois ses lettres de photographies de ses œuvres. Pendant l'Occupation, il avait vu certains de ses tableaux mis en vente à Paris et le signala au frère de Paul, Edmond Rosenberg. Ce dernier indiquait les titres suivants pour les œuvres concernées : *L'Ananas sur fond rose*, *La Dormeuse en blouse roumaine sur table en marbre violet garnie de fruits et de feuillage*, *Marguerite et fruits sur fond noir* et *Pot d'étain à gaudrons avec citrons posés sur table verte et noire*<sup>44</sup>. Matisse n'était plus dupe du trafic opéré par les marchands français, notamment Fabiani et Pétridès. Zervos lui avait écrit en mars 1945 : « Lorsque vous serez ici, je vous parlerai de Fabiani et des autres, mais je ne veux rien écrire car, comme je vous le disais plus haut, ce sont eux encore qui font la loi. »

Dans la même lettre, Zervos indiquait en mars 1945 à Matisse avoir vu l'une de ses œuvres, *La fenêtre* – identifiée aujourd'hui comme étant *Composition. Le rideau jaune* et peinte en 1915 – (fig. 4) que voulaient acquérir des amis collectionneurs : « L'autre jour on nous a présenté un ancien tableau de vous, représentant une fenêtre, mais nous n'avons pas voulu le conseiller, car j'ai idée d'avoir vu ce tableau chez Alphonse Kann<sup>45</sup>. » D'après les enquêtes américaines, Rochlitz avait en février 1942 acquis un tableau intitulé *Vue à travers une fenêtre* de la collection Alphonse Kann et l'avait vendu à Pétridès<sup>46</sup>. À l'occasion de l'exposition *Matisse Picasso* organisée par l'Association française d'action artistique et le British Council au Victoria et Albert Museum, Matisse fit envoyer en décembre 1945 deux tableaux à Kann qui se trouvait à Londres : *La Fenêtre* et *Les Glaïeuls*. Ils furent exposés et Kann les récupéra en présentant des lettres de Matisse et de Rosenberg<sup>47</sup>. Matisse écrivait à propos de *La Fenêtre* : « J'ai eu le bonheur de la sauver des mains douteuses et de la restituer à Monsieur Alph. Kahn<sup>48</sup>. » Zervos lui-même avait acheté par l'intermédiaire de Fabiani et Pétridès deux toiles de Matisse, *Femme en robe noire assise*

43 Cet article ne peut présenter ici l'intégralité de ces échanges et de ces acteurs, l'auteure travaillant à une publication consacrée à la circulation des œuvres de Matisse sur le marché de l'art sous l'Occupation.

44 Edmond Rosenberg, lettre à Henri Matisse, 29 novembre 1944, Archives Henri Matisse, Issy-les-Moulineaux.

45 Christian Zervos, lettre à Henri Matisse, 23 mars 1945, Archives Henri Matisse, Issy-les-Moulineaux.

46 Voir la base de données de l'ERR, Cultural Plunder by the Einsatzstab Reichsleiter Rosenberg : Database of Art Objects at the Jeu de Paume, pour *Fenêtre à Etretat* : URL : [https://www.errproject.org/jeudepaume/card\\_view.php?CardId=11344](https://www.errproject.org/jeudepaume/card_view.php?CardId=11344) et pour *Vue à travers une fenêtre ou Composition le rideau jaune* : [https://www.errproject.org/jeudepaume/card\\_view.php?CardId=958](https://www.errproject.org/jeudepaume/card_view.php?CardId=958), [consulté le 31 octobre 2021].

47 Voir cat. exp. Matisse-Picasso, Victoria and Albert Museum, Londres, 1945, exemplaire conwerté aux Archives Henri Matisse, Issy-les-Moulineaux no 23 : *Fenêtre sur le jardin*. 1919 [sic=Le rideau jaune, 1915].

48 Henri Matisse, lettre à F. Graindorge, Nice, 24 octobre 1951, Archives Henri Matisse, Issy-les-Moulineaux. Je remercie chaleureusement Anne Théry pour avoir attiré mon attention sur ces lettres.



4 Henri Matisse, *Composition le rideau jaune*, 1915, 146 × 97 cm, huile sur toile

*dans un fauteuil* (1919) et *Femme au corsage rouge* (1940) ; la première fut restituée après-guerre par Zervos à Alphonse Kann et la seconde plus tardivement, ayant été revendue dans l'intervalle en Suisse<sup>49</sup>.

Matisse appuya également Paul Rosenberg dans ses demandes de restitution et fournit des estimations de ses propres tableaux pour permettre probablement le remboursement des derniers acquéreurs par les marchands ayant vendu les tableaux spoliés, de façon à ce qu'ils puissent être rendus à Rosenberg. Ce dernier récupéra ainsi à l'amiable plusieurs des œuvres de Matisse auprès de galeries et collectionneurs français qui les avaient acquises sous l'Occupation sans se préoccuper de leur provenance, à l'instar de la galerie Renou & Colle et de la galerie de l'Élysée tenue par Jean Metthey, qui avaient acheté la *Dormeuse. Femme endormie à une table violette* et *Nature morte aux ananas* peints par Matisse en 1940 au courtier Ignacy Rosner qui les tenait lui-même de Rochlitz<sup>50</sup>.

Depuis Nice, Matisse avait ainsi suivi activement l'évolution du marché de l'art parisien pour en rendre compte à son fils Pierre et il avait observé avec intérêt l'évolution du cours de ses œuvres lors des ventes effectuées sur la côte d'Azur. Dès le début de la guerre, il s'était enquis des collections spoliées, notamment de Rosenberg et de Kann, et contribua à leur restitution dès la Libération.

En somme Matisse, que l'on présentait volontiers en ermite à Nice à l'écart des conflits, menait bien un combat sur plusieurs fronts, et déjà contre la maladie. Dans le champ de l'art, l'artiste poursuivait laborieusement ses recherches, s'interrogeant sur ses propres processus créatifs et expérimentant de nouvelles techniques, ses œuvres faisant écho à la situation politique et militaire.

Bien que discret sur la scène publique, son engagement anti-vichyste transparait à travers ses correspondances privées pour lesquelles l'artiste craint la censure ; quant au combat de sa famille - de sa femme Amélie et de ses enfants Marguerite et Jean - dans la Résistance, découvert tardivement, il le bouleversa. À l'instar de Picasso, Matisse devint un symbole national et son œuvre incarne la France de la Libération.

Attentif aux évolutions du marché de l'art parisien où sa cote ne cesse de monter et dont plusieurs ramifications s'étendent de la capitale jusqu'à Nice, il vit ses œuvres se retrouver au cœur d'un pillage et d'un trafic auquel avait pris part son propre marchand,

49 Christian Zervos, lettre à Alphonse Kann, 6 août 1945 et Alphonse Kann, lettre à Christian Zervos, 9 août 1945, archives galerie Cahiers d'art, bibliothèque Kandinsky, Paris. Voir pour les toiles de Matisse en possession de Pétridès : NARA Washington D.C., Ardelia Hall Collection : OMGUS Records, General Records, OSS Detailed Interrogation Reports, p. 92, URL : <https://www.fold3.com/image/291847024> [consulté le 31 octobre 2021]. Concernant le tableau de 1919 de la collection Alphonse Kann, obtenu suite à l'échange no 9 de juillet 1941, voir NARA, Roberts Commission - Protection of Historical Monuments, Consolidated Interrogation Reports, C. I. R. # 1 - Index, p. 54, URL : <https://www.fold3.com/image/270235365> [consulté le 31 octobre 2021] et pour la provenance voir <https://www.widewalls.ch/auction-artwork/henri-matisse-jeune-fille-en-noir> [consulté le 31 octobre 2021].

50 Voir à ce propos Maurice Renou, lettre à Henri Matisse, 7 février 1949 et André Metthey, Galerie de l'Élysée, lettre à Henri Matisse, le 2 décembre 1940.

l'artiste s'efforçant de protéger ses amis collectionneurs et de contribuer, à la Libération, à la restitution des collections spoliées.

Reprenant pendant des mois ses œuvres, les détruisant parfois, Matisse n'avait cependant pas « vraiment d'ennemis sérieux » durant la Seconde Guerre mondiale, exceptés « ses mauvais tableaux ».